

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »



EMILE PESSARD



M. Emile-Louis-Fortuné PESSARD est né à Paris le 29 mai 1843. Elève du Conservatoire de musique, il remporta le grand prix de Rome pour la composition musicale en 1866.

Outre une messe, des mélodies, des morceaux de piano, etc. et *Joyusetés de Bonne Compagnie* (1873) recueil de mélodies pour chant et piano, on doit à M. Emile Pessard les opéras suivants : *La Cruche cassée*, 1 acte (1870) ; *Le Char*, 1 acte (1878) ; *Le Capitaine Fracasse*, 3 actes (1878) ; *Tabarin*, 2 actes, représenté à l'Opéra (1885) et *Les Folies amoureuses*, 3 actes (1891). Il a publié cette dernière année un recueil de vingt mélodies.

Sa musique, souple et gracieuse, est écrite avec le soin le plus délicat et les idées toujours bien adaptées à la situation, sont relevées par une instrumentation vive et piquante qui ne laisse rien à désirer.

M. Pessard a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en 1879, inspecteur de chant dans les écoles communales de Paris en 1878, et directeur de l'enseignement musical dans les maisons d'éducation de la Légion d'Honneur en janvier 1891.

Sommaire

M. Emile Pessard	LA RÉDACTION
Causerie.	LUCIEN.
Echos artistiques.	P. B.
A Gratiennne (poésie).	ANASIS.
Lettre Suisse.	Léon NOEL.
Lettres de la plage.	T. D'ULMÈS.
Chant de jeune fille (poésie)	G. MONAVON.
Chronique biscornue	FRANC-SILLON.
Propos de vacances	JULES TROCON.
Vercingétorix	P. DE BOUCHAUD
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

Avez-vous quelquefois réfléchi à la transformation qui — dans la dernière période de cinquante ans — s'est accomplie je ne dirai pas dans les habitudes mais dans l'existence même? Un de nos grands-pères, revenant en ce monde, tomberait de surprise en surprise, et ne comprendrait rien, particulièrement à notre mouvement et à notre agitation.

C'est surtout les chemins de fer qui, en économisant le temps mis à voyager, et en abrégant les distances, ont aidé à cette transformation.

Ainsi — il y a un demi-siècle — pendant la période d'été, les théâtres de Lyon restaient ouverts. Aux Célestins des artistes tels que Achard, Bouffé, Levassor, Ravel, Déjazet, etc., donnaient des représentations fort suivies, alors, qu'au Grand-Théâtre, nos impresarii parisiens installaient une féerie, qui initiait les provinciaux — un peu en retard sur ce point — au luxe des décors et de la mise en scène.

Aujourd'hui, pendant les chaleurs, nos théâtres sont fermés comme le sont la plupart des théâtres parisiens.

Est-ce à dire que le public n'aime plus ou aime moins qu'autrefois le théâtre? En aucune façon. Il a au contraire pour lui une véritable passion, seulement il va la chercher et il la trouve dans les Casinos de villes d'eaux, à Aix ou à Vichy, où le grand opéra, l'opéra-comique, l'opérette, la comédie et le vaudeville sont chantés et joués par des artistes de talent auxquels la fermeture de leur théâtre fait des loisirs qu'ils utilisent d'une façon fructueuse.

La caractéristique de notre époque est un besoin de locomotion et de changement auquel nul ne résiste, et qui se traduit par des voyages

pour ceux qui ont à la fois du temps et de l'argent à dépenser, et par de simples déplacements pour ceux, constituant la majorité, qui doivent être économes de l'un et de l'autre.

Les chemins de fer jouent en la circonstance le rôle de tentateurs en mettant une excursion à la portée de toutes les bourses. Les Lyonnais ne peuvent-ils pas aller à Aix-les-Bains tous les dimanches pour le prix de trois francs? Le séjour n'est que d'un jour sans doute, mais il est suffisant pour la clientèle spéciale à laquelle s'adressent les trains de plaisir, laquelle, n'ayant ni le loisir ni les rentes pour faire une saison, est enchantée de faire une promenade donnant satisfaction à sa curiosité.

Nous sommes bien loin du temps où causant certain jour avec le baron Toussaint, secrétaire-général de la C^{ie} P.-L.-M., il me rabroua de la belle façon parce que je m'étais permis de lui dire qu'il avait tort de ne pas organiser des trains de plaisir pour les Lyonnais.

— Des trains de plaisir pour les Lyonnais! vous me faites rire, me répondit-il. Mais les Lyonnais ça ne bouge pas, et ça se trouve mal dès que le clocher de Fourvière a disparu.

Il est bon de faire observer qu'à l'époque où le baron Toussaint me tenait ce langage, il n'y avait en exploitation que la ligne principale de Paris à Marseille, et que ses recettes énormes n'étaient point compensées par les lignes secondaires qui coûtent plus qu'elles ne rapportent. On n'avait alors qu'à se baisser pour récolter de splendides dividendes : mais les temps ont changé et — c'est tout profit pour le public — on ne dédaigne pas comme autrefois les petits bénéfices. C'est pour ce motif qu'on multiplie les trains de plaisir, qu'on prolonge, au premier prétexte, la durée des billets d'aller et retour.

Si le baron Toussaint du haut du ciel, sa demeure dernière, a vu l'affluence des voyageurs à la gare de Perrache pendant les fêtes de l'Assomption il a pu se rendre compte que les Lyonnais « ça bouge » et même beaucoup, et, qu'à l'heure actuelle, on ne demande qu'une occasion pour sauter gaiement dans un train.

C'est plus encore l'économie de temps réalisée par les chemins de fer que l'économie d'argent qui a développé le goût des voyages et des déplacements.

Ils constituent en effet la majorité ceux qui, attachés à un travail quotidien, ne peuvent pas disposer de leur temps, et doivent en être éco-

nomes, or autrefois la lenteur des voyages les rendaient impossibles pour le plus grand nombre.

Ainsi, les célèbres diligences de Laffite et Gaillard étaient censé mettre trente-six heures de Lyon à Paris, mais elles mettaient deux bons jours par suite des incidents de temps et de route. Or supposons un employé ayant l'heureuse chance de huit jours de congé, il en employait quatre au voyage, aller et retour, sans compter qu'après quarante huit heures passées en diligence, un jour de repos lui était absolument nécessaire, restaient par conséquent trois jours en réalité de séjour à Paris sur huit. L'aventure, on l'avouera, n'avait rien de très tentant.

Aujourd'hui, huit heures suffisent pour se rendre à Paris, et comme le voyage peut s'accomplir pendant la nuit, rien n'est pris sur la semaine de congé.

Cette facilité de transport qui ira toujours s'améliorant, car on ne tardera pas — c'est un fait acquis et démontré aujourd'hui — à faire en quatre heures le trajet de Lyon à Paris, cette facilité de locomotion, dis-je, a eu pour conséquence de développer chez tout le monde l'amour de la locomotion, et dans le plus modeste ménage, voire celui de l'ouvrier, figure aujourd'hui au budget la dépense pour voyages ou déplacements. C'est par millions que se chiffrent les recettes des chemins de fer, et ces millions ne sont pas pris ailleurs que dans notre porte-monnaie.

Incontestablement voyager et se déplacer, c'est-à-dire rompre pendant quelques mois ou quelques jours avec des habitudes monotones par leur régularité, est un travail toujours un peu pénible par ses exigences, cela constitue dans l'existence un agrément, ou si vous le préférez un plaisir que ne connaissaient pas nos pères, mais en sommes-nous plus heureux ?

Je ne tranche pas la question et la livre aux méditations de mes lecteurs.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Nous avons rappelé les noms des principaux artistes sortis du Conservatoire national de Musique et de déclamation.

Non moins longue est la liste des artistes arrivés à la célébrité, sans avoir figuré sur le palmarès de l'enseignement classique.

Ni Marie Dorval, ni Frédérick-Lemaître, ni Bocage — ce brelan des plus sublimes incarnations du drame moderne — n'ont passé sur les bancs du Conservatoire. Pas plus, du reste, que Mélingue, que Laferrière, que Bouffé, Guyon, Bignon, Paulin, Ménier, Barré, Lafontaine, Dupuis, Félix, Deshayes, Parade, Delannoy. Pas plus qu'Eugénie Doche, Adèle Page, Emilie Guyon, Théodorine Mélingue, Lucie Mabire, devenue M^{me} Edouard Plouvier; Marie Perrier, devenue M^{me} Lacressonnière, M^{me} Marie Laurent.

Parmi les sociétaires et les pensionnaires de la Comédie-Française, qui n'ont point reçu, non plus, la manne de l'enseignement classique, nous trouvons M^{mes} Favart, Nathalie, Broisat, Pierson et MM. Febvre, Garraud, Martel et Paul Mounet.

Bressant et Régnier qui ont appartenu comme professeurs au Conservatoire, n'y avaient point figurés comme élèves.

M. Mounet-Sully n'y termina pas ses études. Enfin Adolphe Dupuis, — le Dupuis du Gym-

nase, du Vaudeville et de l'Odéon, — refusa d'y concourir.

A propos du dernier concours du Conservatoire, le Directeur de l'Opéra a fait remarquer que pour les concours d'opéra et d'opéra-comique, la petite dimension de la salle du Conservatoire ne permettait pas de juger exactement l'étendue des moyens vocaux des élèves.

Pourquoi le concours d'opéra, ajoute M. Bertrand, n'aurait-il pas lieu à l'Opéra, et le concours d'opéra-comique à l'Opéra-Comique ?

Et pourquoi les artistes et les choristes du théâtre ne donneraient-ils pas la réplique au concurrent, tous étant dans le costume voulu et au milieu des décors ?... Alors on connaîtrait véritablement les moyens vocaux et dramatiques des concurrents, et, malgré les frais que cette soirée leur occasionnerait, les directeurs feraient encore une économie : celle d'engagements aussi inutiles pour eux que pour ceux qui les demandent.

Pour les mêmes raisons, le concours de comédie et de tragédie serait donné dans la maison de Molière.

L'idée est pratique, elle fera certainement son chemin.

Extrait d'une lettre de Bayreuth :

« Ça commence à se gâter : plus le bel enthousiasme des premières années, et plus les exécutions impeccables qui nous avaient tous enchantés jadis : Vogel-Tristan n'a plus de voix et M^{me} Sucher-Yseult a le grand tort de se montrer dans la rue : on voit qu'elle a cinquante ans. Le *Tannhauser* a été déplorable : il y a eu dans l'orchestre quelques courses entre les instruments à corde et les instruments à vent qui m'ont fait croire que nous étions place de l'Opéra. *Parsifal*, toujours le gros effet de la série.

Cependant, on commence à moins goûter les parties dramatiques de l'œuvre : on y va comme à la messe. A Wahnfried, toujours les petites réceptions que vous connaissez : M^{me} Wagner ressemble de plus en plus à M^{me} Jouassain, elle est toujours démonstrativement aimable avec les Français ! Mais quel buffet, mon Dieu ! et quand oublierai-je les Allemands mangeant de la tarte aux merises et des sardines à l'huile en écoutant des lieds chantés par des vieilles dames qui n'ont plus de voix. Moins de Parisiens que les années précédentes, la province donne, par contre, beaucoup : toute une série de gars de l'ouest, wagnériens ; l'Anjou fortement représenté.

Toujours les inévitables banquiers mélomanes, agrémentés cette année de quelques autres. Ils sont installés ici avec chevaux, voitures, cuisiniers ; ils reçoivent beaucoup et vont peu entendre de musique. Ah ! les jolies études de snobisme cosmopolite que l'on pourrait faire si l'on avait du loisir.

L'an prochain, pas de représentations, et, l'an d'après non plus. Ça va finir, Bayreuth, j'en ai grand peur. »

Les journaux allemands rendent compte de curieuses lettres qui ont été échangées récemment entre MM. de Bulow et Verdi. M. Hans de Bulow s'était autrefois exprimé très durement sur le compte du talent de M. Verdi. Tout dernièrement, le musicien allemand écrivait une lettre au célèbre compositeur italien, dans laquelle il déclarait avoir complètement changé d'avis.

M. de Bulow rétractait tout ce qu'il avait dit de désobligeant et demandait à l'auteur d'*Aida* de vouloir bien lui pardonner.

M. Verdi vient de répondre, par une lettre très aimable, qu'il ne saurait être question de pénitence et d'absolution (expression dont s'était servi M. de Bulow).

Le maestro déclare qu'il a été très heureux des éloges de son correspondant, et il ajoute que les artistes du Nord et du Midi doivent

s'appliquer à maintenir chacun les traits de caractère différents de leur nationalité.

Une pièce à clef !

M. Henrik Ibsen se prépare à publier une nouvelle pièce de théâtre. L'apparition de cette œuvre est destinée, dit-on, à Copenhague, à occasionner une sensation d'autant plus vive qu'elle différera sensiblement de ses devancières.

C'est une troisième manière en quelque sorte que va inaugurer l'auteur des *Revenants* et d'*Hedda Gabler* : la satire gaie. La scène se passera à Christiania, et on reconnaîtra dans les personnages auxquels s'attaquera la verve d'Ibsen une foule de notabilités politiques, artistiques et financières de la capitale norvégienne.

M^{me} Viardot vient d'offrir au Conservatoire la partition autographe du *Don Juan* de Mozart. Cette partition est d'une écriture rapide, nette et très assurée, de la première ligne à la dernière. Pas une rature !

A ce propos, le *Gaulois* fait une revue très intéressante de la manière d'écrire des compositeurs et des écrivains célèbres.

Nous ne relèverons ici que ce qui concerne les premiers :

Nous savons par le manuscrit de *Don Juan* que Mozart prenait soin de faire la copie définitive lui-même. De nos jours, M. Ch. Gounod agit de même. L'auteur de *Faust* a d'ailleurs une très belle écriture. Rossini, qui était la paresse même, faisait recopier, mais Donizetti n'avait pas cette peine, car ses manuscrits ne contenaient guère de changements. Il faisait de la musique, comme Lamartine écrivait des vers : naturellement. Bellini, son rival, qui avait le travail moins facile, a laissé des manuscrits qui portent des ratures.

Parmi les musiciens contemporains, M. Camille Saint-Saëns est celui qui a l'écriture la plus tourmentée.

P. B.

A GRATIENNE

Sur son poème : *A l'Infidèle*.

Quoi ! dans ton abandon, ô loyale amoureuse !

Quand l'infidèle a fui,

Quand il a mis en deuil ton âme généreuse !

Tu ne penses qu'à lui !...

Vienne l'adversité, — charitable et clément,

Seule tu l'attendras ;

Et, debout sur ton seuil, « plus mère encor qu'a-

Tu lui tendras les bras... »

Oh ! qui donc t'enseigne cette philosophie

Qui vient tout apaiser,

Toi, qui sais que l'amour blessé se sacrifie

Et survit au baiser ?...

Comment as-tu séché si tôt les larmes vaines,

Toi qui nous fait pleurer

A tes strophes d'or pur, où nous aimons tes peines

Jusqu'à les désirer ?...

Cette langue divine où l'as-tu donc apprise ?...

Est-ce dans le bonheur ?...

Est-ce dans ton amour que l'inconstance brise ?...

Est-ce dans la douleur ?...

O moderne Sapho ! qui t'a faite sublime ?...

Qui donc a fait ton cœur

Plus haut que le ciel bleu, plus profond que l'abîme,

Plus grand que le malheur ?...

AMASUS.

LETTRE SUISSE

Montreux, 25 août 1892.

Mon cher Directeur,

Sur les bords du Léman, les distractions se succèdent sans interruption : chaque dimanche une fête nautique a lieu dans une des nombreuses petites villes qui se baignent dans le lac : c'est Morges, c'est Evian, c'est Ouchy. Dimanche dernier c'était Vevey.

Le sport nautique est très répandu en Suisse et notamment ici : nous avons d'ailleurs eu souvent en France à applaudir aux succès des équipes fort bien entraînées de nos voisins. A Vevey, la fête a été très intéressante tant par le nombre que par la valeur des concurrents, c'était de plus la réunion et les courses de la Société de sauvetage du lac, et c'était un plaisir de voir ces lourdes barques à 10 et 8 rameurs fendre les flots, faire leurs manœuvres et leur parcours de 2 kilomètres avec une vitesse vraiment surprenante. Les sauveteurs de Territet, arrivés premiers ont mis 12 minutes, joignez à l'intérêt que présentent par elles-mêmes les courses, le cadre magnifique dans lequel elles ont lieu et vous comprendrez facilement que ce genre de sport soit si en vogue dans ces contrées.

Les étrangers d'ailleurs arrivent en foule, et les quelques hôtels qui n'avaient pas encore, la semaine dernière, ouverts leurs portes sont aujourd'hui bondés. Montreux est décidément en grande faveur auprès des villégiateurs : Français, Anglais, Russes et Allemands se retrouvent ici.

Montreux d'ailleurs s'embellit chaque année, on termine actuellement un jardin anglais qui sera charmant, situé sur le bord même du lac, à côté du débarcadère; les promenades sont entretenues avec beaucoup de soin, et les étrangers trouvent souvent sur les routes des bancs placés aux endroits les plus pittoresques, tout est sous la sauvegarde du public et rien n'est détérioré. On ne voit pas — comme si souvent à Lyon — des bancs cassés, des arbres coupés, des barrières enfoncées : les promenades étant créées pour l'agrément du public sont placées sous sa sauvegarde, voilà le texte des écriteaux qui à eux seuls remplacent les gardiens de la paix et les surveillants de parcs.

Le beau temps dont nous avons joui cette semaine m'a permis de faire une ravissante excursion de montagne : c'est dans le massif qui domine le Bouveret que j'ai gravi par des pentes assez roides les bases du Grammont pour atteindre à 1,400 mètres d'altitude les rives merveilleuses du lac Taney. C'est le lac le plus romantique d'Europe, dit-on, et franchement les fatigues de l'ascension s'oublient vite quand on a devant soi le féérique tableau de ce lac sévère, bordé de sapin et dominé au fond par une dent majestueuse. On se croirait sur les bords du lac enchanté que nous avons vu cet hiver dans *Sigurd*. Il est regrettable que ce lac ne soit pas plus connu. On commence cependant à construire quelques maisons sur ses rives et notamment un hôtel, il est vrai que nous sommes encore en Suisse et que la région des cimes sans hôtel est à quelques pas.

Encore huit jours et il me faudra quitter

Montreux et le Léman, ce ne sera pas du moins sans emporter un excellent souvenir du séjour que j'aurai fait.

Votre dévoué.

LÉON NOEL.

LETTRES DE LA PLAGE

II

Voyez-vous ces rochers couverts de choses noirâtres? Ce sont des moules. Voyez-vous ces bancs couverts de choses noirâtres? Ce sont des huitres... des baigneurs, veux-je dire... Ils se connaissent tous; leurs grands-pères ont confit des sardines ensemble, leurs pères ont confit des sardines ensemble, eux-mêmes ont confit des sardines ensemble et cependant ils ne se parlent pas. A peine se font-ils une esquisse de salut et puis chacun s'en va dans son coin et reste là des journées entières sans dire un mot, sans bouger... Ils ont l'air de poser pour l'effet plastique. L'effet plastique!!...

A Paris, les Vénus ne courent pas les rues et peu de femmes pourraient avouer la Diane de Falguière, mais à défaut de forme, on a du chic, et le chic, c'est toujours ça! Tandis qu'ici, les femmes ne sont pas déformées, elles sont informes, elles ont l'air de méduses échouées sur la côte. Et les hommes! Que dire du sexe laid quand le beau sexe est tel que je l'ai décrit.

Si les qualités extérieures manquent aux hôtes de ce rivage, en revanche les qualités intérieures leur ont été surabondamment accordées. Les femmes tricotent (et l'on vient dire qu'il n'y a plus de femmes!) surveillent leur huit à douze enfants et ne lisent pas le moindre roman. « Dame, ce n'est point une lecture morale, dame! Un livre de messe vaut bien mieux, dame! » Les messieurs ne vont jamais au Casino (à vrai dire, il n'en existe pas) et les enfants sont voués au bleu et ne se disputent point.

Vous savez sans doute que cette année la mode féminine pour villégiature est une chemisette de couleur claire que l'on met indifféremment avec toutes les jupes — la chemisette chérie des Anglaises qui, tant d'années, fit le sujet de nos plaisanteries. Vive l'importation britannique! En fine batiste ou bien en foulard, souple, commode, elle est charmante, cette chemisette, quand elle habille une jeune fille ou une jeune femme, mais représentez-vous de grosses mamans à l'aise dans des chemisettes fond blanc qui ont une vague ressemblance avec des camisoles de nuit! « Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et son costume. » On ne devrait pas l'oublier.

Les messieurs sont ou se croient élégants avec une casquette blanche ou à raies blanches et bleues ou à raies blanches et rouges. Vous souvient-il du temps où les romanciers décrivaient leurs héros sous ces traits alléchants. Le jeune Edgard avait la taille pincée dans une redingote verte à boutons d'or. Des escarpins vernis chaussaient son pied cambré. Une casquette posée sur ses cheveux blonds lui seyait à ravir. Eh bien! c'est justement cette casquette qui est le dernier « cri ». Et comme elle est de prix modique, tout le monde, depuis le pschutteux jusqu'au palfrenier, tout le monde en est uniformément et invariablement coiffé. « O père Bugeaud! que tes mânes reposent en paix! Aucune n'atteindra l'immortalité comme la tienne! »

C'est une coiffure en tous points conforme aux principes démocratiques, mais combien laide! Puisse le ciel préserver ma tête d'un pareil fléau!

Hier il y avait concert intime chez des miens amis. On nous a servi des morceaux de *Tanhauser*, de *Lohengrin*, de *Tristan et Iseult*, des *Maitres Chanteurs*. Aimez-vous Wagner, on en a mis partout. C'est une mode, une fureur, une idolâtrie!

Qu'un compositeur, las des procédés usés, admire la superbe originalité de Wagner et ses audacieuses rénovations, bien! Mais que de simples mortels, point initiés aux formules magiques par lesquelles on crée un opéra et ne jugeant que de l'effet sans connaître la cause aillent tomber en pamoison devant « *Onagner* », ceci m'étonne un peu. Car enfin, je ne croyais pas être fermé à la compréhension musicale et pourtant *Lohengrin*, malgré d'admirables beautés, m'a paru long et nuageux, deux défauts qui d'ordinaire ne trouvent pas grâce devant des yeux ou plutôt des oreilles françaises. Je suis donc différent des autres, ou mon intelligence a subi quelque profonde déviation, car les milliers de personnes de tout âge et de toute condition qui ont entendu *Lohengrin* ont été foudroyées par le même enthousiasme.

Aussi je n'ose vous avouer mon opinion personnelle que tout bas et parce que je suis bien sûr que vous ne la livrez pas à la publicité, sans quoi je serais brûlé en place de Grève pour crime d'hérésie.

TONY D'ULMES.

Chant de jeune fille

A M^{lle} ALICE M...

Quel plaisir séduisant d'entendre,
Alice! votre jeune voix,
Plus mélodieuse et plus tendre
Qu'un doux chant d'oiseau dans les bois!

Elle vibre, sonore et pleine,
Comme un timbre d'un pur métal
Ou des perles d'or qu'on égrène
Dans une coupe de cristal...

Avec sa fraîcheur printanière,
Avec ses beaux sons éclatants,
On dirait des jets de lumière
Baignés dans un ciel de printemps!

Elle respire la tendresse,
Reflet de vos traits gracieux
Et la douceur enchanteresse
Qui sourit dans vos jolis yeux...

Ainsi votre voix charme et touche,
Riche des dons les plus exquis,
Et, suspendus à votre bouche,
L'oreille et le cœur sont ravis!

Gabriel MONAVON.

CHRONIQUE BISCORNUE

La chaleur torride qui calcine actuellement l'Europe, de la mer Caspienne à l'Atlantique, n'agit pas de la même façon sur les différents peuples qu'elle cuit à l'étuvée.

Elle éprouve les intestins russes, par exemple, tandis qu'elle congestionne les lourdes cervelles allemandes.

Nous en avons la preuve par cette divagation chue de la plume d'un écrivain teuton, qui a dû commettre l'imprudence d'exposer sa tête carée — sans couvercle — aux ardeurs de la canicule.

Savourez ce truculent morceau :

« Il existe en Europe trois races de femmes : « les *blanches* qui sont d'Allemagne et d'Angleterre, les *brunes* qui appartiennent à l'Espagne et à l'Italie, et les *jaunes* qui sont Françaises. Les premières sont adorables et les secondes encore assez agréables ; mais la Française est *jaune* à n'y pas toucher. Elle

« est jaune par une loi de l'espèce et non par « accident, horriblement jaune. »

Pour rendre hommage à la vérité, nous complétons ce parallèle en ajoutant que les femmes d'Outre-Rhin se distinguent encore des femmes françaises par leur « tignasse » couleur filasse, leurs charmes gélatineux, leurs pieds plats, leur taille mince... comme un canon Krupp, et leur horreur instinctive pour l'eau et ses usages externes.

Elles se savent la peau si « blanche » de naissance — comme dit le commentateur allemand — qu'elles jugent les bains superflus et n'y recourent qu'à la dernière extrémité, en cas de fièvre typhoïde.

Elles considèrent le savon comme un ennemi personnel ; et leur hydrophobie s'étend même aux ablutions les plus élémentaires ; ce qui a causé cette remarque de certains voyageurs — dignes de foi — relatant, qu'en Allemagne, *l'odor della femina* est particulièrement agréable... aux amateurs de marée — chaussée.

Au point de vue de la moralité germanique, nous nous bornons à reproduire textuellement cet extrait d'une récente correspondance anglaise — peu suspecte, par conséquent, de partialité en notre faveur — et annonçant, de Bombay « qu'un grand mouvement s'accroît contre les individus qui se livrent à la « traite » des blanches ». Un véritable commerce se « fait — en articles féminins — entre divers « Etats européens et les Indes ; l'Allemagne « surtout est un pays d'exportation, elle « figure en première ligne. »

Ça ne nous étonne pas ; et nous comprenons parfaitement cette protestation de l'Asie contre le trafic des « Gretchen » de pacotille, qu'on lui expédie lorsque ces... objets « ont cessé de plaire » dans les garnisons européennes.

Enfin, nous venons d'avoir — en dernière analyse — l'explication du jugement singulier porté sur la couleur de nos femmes par le savant tudesque, dont nous avons cité quelques lignes témoignant de son dérangement cérébral, compliqué de « daltonisme. »

Il paraît que le malheureux, nouvellement marié, ayant eu l'imprudence de risquer son voyage de noces en France — accompagné de sa jeune épouse

Plus blanche que la blanche hermine

a été outrageusement « minotaurisée » par un de nos séduisants compatriotes, son voisin de table d'hôte.

Depuis cette fâcheuse mésaventure, l'infortuné germain — doublement « marri » — voit chez nous tout en jaune !

Il est vrai qu'il n'a pas fini de rire... jaune dans son propre pays ; car, si son contrat n'a reçu encore qu'un premier coup de canif, le savant professeur Koestner, de Leipsig, vient de publier triomphalement que d'après la moyenne établie, le mari allemand est trompé 7 fois, le mari belge 6 fois et 4/5 (cette fraction nous plonge dans une rêverie profonde « sais-tu, monsieur ? ») le mari anglais 5 fois, le mari autrichien 4 fois 1/2, le mari hollandais 4 fois, les maris suédois et danois 2 fois, le mari italien 1 fois 5/6, le mari français 1 fois en moyenne, le mari espagnol 7/8 de fois, les maris portugais et hellène 5/6 de fois, les maris serbe, bosnien, monténégrin,

bulgare 2/3 de fois ; enfin, le Turc a, paraît-il, neuf chances contre une de voir son turban intact.

Mais le comble, c'est que le professeur Koestner a reçu tout récemment, pour ce dernier livre de démographie, l'ordre de l'Aigle-Noir dont Guillaume II vient de lui envoyer les insignes.

En ma qualité de simple particulier, je me borne à envoyer ma carte — cornée — à l'éminent statisticien saxon, dont les calculs et les observations prouvent péremptoirement que les maris allemands sont bien modestes de se coiffer le front d'un casque à une seule pointe !...

FRANC-SILLON.

PROPOS DE VACANCES

« Le sort a des ironies cruelles, me dit mon ami Caprera. J'allais en vacances pour chercher le repos, le calme, la solitude. Les vieux m'attendaient, tout là-bas, au village, et je me réjouissais à la pensée des huit semaines exquises d'ennui forcé qui m'attendaient. Au diable ! Je tombe au milieu d'une fête locale. »

Mon cher Caprera, je puis bien vous en dire autant. C'était aussi la fête chez nous. Il y a des fêtes partout en ce moment-ci. A certaines époques, voyez-vous, l'homme doit éprouver le besoin de s'amuser. Ceux qui ne l'éprouvent pas sont des imbéciles et s'amuseront quand même malgré eux. Ne faut-il pas, dans une société bien organisée tout régler et tout régler ? la joie, la douleur, le costume, la religion, l'opinion, l'étiquette et le reste ? Ne venez donc pas à X*** si vous ne voulez pas vous y amuser : l'allégresse y est obligatoire ; et si votre cœur n'en est pas rempli, vous en porterez au moins le masque.

Le cadre de notre petite fête n'est d'ailleurs point si banal. Sans doute quelques décors en sont vieillots, mais non pas tous. Ce n'est point une place publique que nous avons choisie pour y installer nos baraques foraines ; c'est un vaste champ qui dévale en pente douce vers la rivière. Dans la journée, la foule y grouille avec l'aspect, de loin, d'une vaste fourmilière. Un couplet du « Chant des Volontaires », gémé par l'orgue de Barbarie, vous arrive déjà sur l'aile du vent, pendant que d'en bas montent de puissantes émanations de foin et de fleurs. Le soir, c'est une fête de tous les sens : les fleurettes ont un parfum plus intense ; un orchestre conduit le bal, au fond, sous les châtaigniers, avec une musique très pénétrante qui m'attriste infiniment ; et partout, de ci, de là, accrochés aux arbres, n'importe où, s'allument, avec les premières étoiles, les lanternes vénitienes et les lampions multicolores.

Mais, comme l'a dit un poète perspicace :

Tout casse, tout passe, tout lasse...

Notre fête a vécu. Aujourd'hui, c'est le calme plat. Trop plat peut-être. Et j'ai eu le loisir de renouer mes relations avec des personnages que je veux vous présenter.

Voici M. Nizier. M. Nizier est un très beau chat qui a le poil blanc, les yeux verts et une peur effroyable des souris, qui le lui rendent bien. Je l'ai baptisé de ce nom en mémoire d'un de mes anciens professeurs, M. Aristide Nizier, à qui j'ai voué une reconnaissance profonde pour les soins dont il a entouré mon enfance.

Un lévrier... russe — de cœur, du moins — qui possède une magnifique robe gris-brun et des yeux noisette d'une douceur infinie : nous l'appelons Capi, ce dont M. Hector Malot ne peut manquer d'être flatté outre mesure.

Je n'élève pas de lapins, et j'ai peut-être tort, car un penseur a écrit :

« Le lapin est un animal timide et nourissant. »

Il faut maintenant présider à une première installation.

Pendant mon absence — *horresco referens* ! — mon cabinet de travail a été transformé en fruiterie. Un ami, poète à ses heures, vient me serrer la main : « Eh bien, me dit-il, nous allons continuer dans ton cabinet notre collaboration littéraire de l'année dernière ?... »

— Hélas ! mon pauvre confrère, il y a mûri des poires !

— Voilà justement les « fruits » de notre collaboration, conclut-il d'une voix grave.

Jeu de mots atroce et qui, rendu public, suffirait pour déshonorer mon cher collaborateur si je vous disais son nom.

Au bout d'une journée et demie, on m'offre néanmoins un cabinet convenable. Quand j'y suis bien installé, devant mon bureau de noyer, au milieu des bibelots qui l'encombrent, et que j'appelle en vain, dans le crépuscule qui descend, quelque rime rebelle, je me prends à songer aux très nus et très longs dortoirs de mes nuits d'interne. Pas de tapisserie suggestive sur les murailles. Des murs blancs. Et j'y avais écrit sur ces murs, en un soir de spleen, ces vers désolés :

Il fait grand vent, le jour s'achève,
Je suis mon rêve tristement,
Un nuage au ciel, lentement,
Se contourne bizarrement.
Et creve.

Et puis enfin, c'est l'ennui qui vient : l'ennui qui naît de l'uniformité désespérante des jours, des mêmes tasses de chocolat qu'on vous sert le matin au saut du lit, du même facteur qui vous apporte les mêmes journaux, des mêmes personnes qui passent aux mêmes heures pour les mêmes occupations ; en un mot, c'est

« L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur... »

Il faut le combattre, cet ennui. Mais comment ? — Chasser ? Y pensez-vous ?... Je suis affligé d'une myopie qui m'interdit toute prétention cynégétique. La pêche à la ligne offre autant de ressources et n'engage à rien. C'est un prétexte à rêveries.

Pas toujours cependant. On trouve des pêcheurs qui pêchent réellement pour pêcher ; quelques-uns sont des philosophes ; j'en connais qui sont de parfaits idiots.

Au nombre des pêcheurs convaincus, il faut ranger ce marquis de Saint-Cucufa, dont Armand Sylvestre nous a conté l'histoire.

Le marquis de Saint-Cucufa avait un parc. Au milieu de ce parc était un étang où des carpes promenaient leurs beaux ventres d'argent ; mais monsieur le marquis n'aurait pas souffert qu'on touchât à ses carpes.

Le marquis de Saint-Cucufa avait aussi un neveu. Tous les matins, avant l'aurore, ce neveu se glissait dans le parc, abordait l'étang parmi les herbes et les joncs, amorçait sa ligne et pêchait avec amour. A l'aube, il jetait ses victimes dans l'eau, et rentrait au château pour ne pas encourir la colère de son oncle.

Etre accroché tous les jours par un traître hameçon n'a rien de très hygiénique, même pour des carpes. Celles du marquis de Saint-Cucufa contractèrent à ce jeu les germes d'une étrange maladie, et l'étang se dépeupla bientôt avec rapidité. Un médecin, qui était en même temps un habitué du château, fut mandé. Il définit le mal en affirmant que ce n'était qu'une manière de cholérine piscivore, et promit de l'enrayer. Ce que le neveu de l'oncle Cucufa se tint les côtes, ce jour là !

Certains pêcheurs à la ligne sont des héros. Lisez cet épisode du siège de Paris, conté par Maupassant, et qui a pour titre : Les deux amis.

D'autres, comme le tabellion de **, sont de purs farceurs.

Un de mes confrères de Marseille fut invité, l'été dernier, à passer une huitaine à la campagne, chez le notaire de **. A l'instar de Saint-Cucufa, notre homme avait un parc et un étang.

— J'ai des poissons rouges de la plus grosse espèce, dit-il à ses convives; nous en pêcherons.

Quelques jours plus tard, je rencontre mon confrère.

— Eh bien, cette villégiature!

— Ah! mon cher, ne m'en parlez pas. Imaginez-vous que cet animal de Z*** voulait nous faire pêcher des poissons rouges de la plus grosse espèce. J'étais émerveillé. Songez donc! des poissons rouges gros comme des carpes. Je crois bien..., c'en était.

— Des carpes?

— Oui, des carpes, — parfaitement, des carpes!... Mais on a éventé la ruse. Je prends un, deux, trois, cinq poissons du plus beau rouge... Quant au sixième, il n'avait plus de rouge que sur la queue; le septième était tacheté seulement; le huitième... ma foi! le huitième n'avait rien du tout. Vous comprenez?

— Moi?... pas du tout!...

— Eh bien! elles étaient teintes, les carpes, parbleu!...

— Teintes? avec quoi?

— Avec quoi! avec quoi! est-ce que je sais, moi? Je pense que c'était avec du rouge... »

Je n'oserais pas garantir l'authenticité de cette histoire.

Voici le pêcheur humoriste. Celui-là s'en prend aux canards. Il se rend, muni d'une longue ficelle, sur la rive de l'étang où ces inoffensifs palmipèdes prennent leurs ébats. Il s'assied, jette autour de lui un regard circulaire pour s'assurer qu'il n'est pas épié, et, après avoir fixé quelque vieille croûte de pain à chacune des extrémités de la ficelle, d'un geste gracieux et vif il la lance dans l'étang. Deux canards se précipitent, engloutissent le pain, puis la ficelle... Ils arrivent ainsi... bec à bec, sans comprendre rien à leur soudaine rencontre.

Seul, sur le rivage, le pêcheur rit aux larmes et se prépare à recommencer.

Napoléon et bien d'autres ont cru faire la psychologie du pêcheur à la ligne. Clovis Hugues l'a comprise. Nous nous arrêtons, nous, sur ce tableau de Coppée :

« Assis, les pieds pendants, sous l'arche du vieux pont,
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,
Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétillait au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau tout paroisé d'ombrelles;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe : — Il est midi. »

Au fait, vous avez raison, mon illustre maître. Il est midi... et cinq, et j'allais oublier mon déjeuner.

JULES TROCEN.

Chazelles-sur-Lyon, 17 août 1892.

VERCINGÉTORIX

TRAGÉDIE EN 5 ACTES, EN VERS

Par M. Pierre DUZÉA (1).

M. Pierre Duzéa vient de faire paraître une tragédie dont le sujet nous reporte aux temps lointains de l'invasion romaine en Gaule. Les penplades du pays se défendirent avec un héroïsme magnifique, car elles tenaient leur liberté pour meilleure que la vie. Orose nous en donne de curieux détails; qu'on se rappelle — pour ne citer que deux des plus importantes — la bataille gagnée par le consul Fabius (121 ans av. J.-C.) sur le roi Bitent, non loin du confluent du Rhône et de l'Isère, où plus de cent mille Gaulois trouvèrent la mort; puis la bataille livrée par César à Vercingétorix, sous les murs d'Alise, et dont l'issue malheureuse aboutit à la soumission de l'Arverne.

I

Dion Cassius, dont on néglige trop l'intéressante histoire romaine, bien qu'elle ne nous ait

(1) Paris. Lucien Duc, éditeur.

été qu'incomplètement transmise, rapporte que Vercingétorix, d'abord proclamé roi des Arverniens et ensuite chef de la ligue formée contre César dans la Gaule, assiégé dans Alise, y fut fait prisonnier.

L'historien ajoute, que César le tua après l'avoir fait servir à son triomphe. Le silence que le général romain garde dans ses commentaires sur la destinée de son illustre prisonnier prouve assez qu'elle n'a rien d'honorable pour son vainqueur.

Suétone dit pourtant de celui-ci : « *Simultes contra nullas tam graves exceptis unquam, ut non, occasione oblata, libens deponebat.* » Plus loin il ajoute : « *Sed et in ulciscendo natura lenissimus!* » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, en dissimulant toujours quelque parcelle de vérité.

II

M. Duzéa, saisi d'une noble admiration pour le héros qui tenta d'arrêter le torrent de l'invasion romaine, a fait de Vercingétorix le personnage principal de sa tragédie.

Cette tragédie, je viens de la lire, et je sors de cette lecture plus trempé d'âme et plus viril de cœur. Que les gens épris de hautes pensées ouvrent ce volume, ils sentiront passer en des vers — parfois trop faciles et que je voudrais voir plus choisis d'expressions — quelque peu de la fermeté d'accent cornélienne. Ils puiseront aussi dans ces pages enflammées, le grand amour de la patrie.

Le sujet de Vercingétorix roule sur la vieille et pourtant toujours nouvelle lutte de l'amour et du devoir. — Comme le *Cid* alors, ou bien les *Horaces*? — Pas le moins du monde. Je ne dis pas que le procédé soit différent : mais le point de départ n'est pas le même : c'est l'essentiel — au surplus *quid sub sole novi?* Tout a été dit, mais tout a été si vite oublié, que c'est presque faire œuvre de novateur que de redire!

Le jour viendra, et il peut être venu, où le public se demandera sérieusement ce que furent Corneille, Racine ou Labryère. Prenons garde que le modernisme exagéré où nous nous complaisons, n'entraîne, comme conséquence, un complet oubli de nos classiques, de nos chefs-d'œuvre!

III

Voici, maintenant, l'analyse de la pièce qui se passe dans Gergovie (Auvergne) et dans Alise, aujourd'hui Alise-Sainte Reine (Côte-d'Or).

Au premier acte, Vercingétorix fiancé à la jeune gauloise Sigovie, échange avec elle des serments d'amour. Il lui fait entendre pourtant que leur union doit être retardée. Des bruits de guerre circulent. On dit César tout près. A peine a-t-il achevé ces mots que des guerriers surviennent. Ils invitent Vercingétorix à se mettre à leur tête pour repousser le général romain dont les troupes sont déjà signalées. L'acte se termine par un patriotique appel aux armes.

Au deuxième acte l'action languit, légèrement entravée qu'elle est par un long dialogue entre le druide Horik et Velléda, la prophétesse vierge, gardienne du feu sacré. Ceci se passe dans le temple de Teutatès, l'esprit, père des hommes, ordonnateur du monde. Velléda, le rouge de la honte au front, fait au vieil Horik, avec de superbes accents de passion, l'aveu de son amour pour Vercingétorix qui la méprise. Horik la calme et l'engage à prier Teutatès. Velléda vient de s'éloigner quand arrive Vercingétorix venant invoquer le dieu et demander à Brennus, dont le tombeau est placé dans le temple, de tremper son courage. Le druide s'éloigne laissant Vercingétorix à ses méditations. Mais à peine a-t-il quitté le temple que Velléda revient et qu'elle supplie Vercingétorix d'accepter son amour. Le héros la repousse, sort du temple, et prend rendez-vous avec César qui désireux d'éviter la guerre, lui propose une entrevue pour le lendemain.

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — **Prix modérés.**

M^{lle} BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3^{me}

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défilant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9 4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . . 9 fr.
N° 2, 9 × 12 17 fr.
N° 3, 13 × 18 32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.
NIL cartonné (fabrication spéciale),
200 feuilles 10 c.

VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le MILDIOU

et la Maladie des Pommes de terre

Eclair, n° 1.. 40 fr.

Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON :

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 16, rue d'Algérie.

Troisième acte. — La rencontre des deux chefs a lieu tout prêt de Gergovie. César propose à Vercingétorix de se soumettre et d'accepter sans opposition la domination romaine. Le héros refuse — indigné ; et la guerre est déclarée.

Quatrième acte. — César tente l'assaut de Gergovie, mais il est repoussé. Vercingétorix vainqueur, est acclamé par les siens. Sigovie vient au-devant de lui, et lui demande de consentir enfin à la célébration de leur hymen ; elle se dit assez vaillante d'âme et de cœur, pour partager avec son époux le sort des combats futurs et des luttes à venir. Elle est charmante, cette héroïne, douce et forte, courageuse et femme quand même ; ses accents sont dignes d'une Andromaque ; elle mérite vraiment d'être aimée de Vercingétorix. Celui-ci refuse pourtant de s'unir à Sigovie. César, en effet, va tenter une nouvelle attaque en se dirigeant cette fois sur Alise.

Sans perdre de temps, Vercingétorix, après un appel suprême à tous les Gaulois, organise une armée de secours et gagne rapidement Alise, malgré les instances de Velléda qui, dans un récit beaucoup trop long, raconte qu'elle a vu en songe (c'est un peu usé ce procédé et il faudrait trouver autre chose !), Vercingétorix blessé. Aussi le supplie-t-elle de ne point s'exposer aux hasards d'un combat qui lui sera fatal.

Cinquième acte. — La ville d'Alise est cernée par les troupes de César. Au début de l'acte, Sigovie se lamente sur les malheurs de son pays, et sur les cruelles nécessités de la guerre qui la séparent de Vercingétorix. Des combattants arrivent ; ils annoncent que la bataille est engagée et que la mêlée est effroyable.

Soudain Vercingétorix arrive accablé. L'armée de secours est détruite. Les Gaulois ont eu le dessous. En même temps il donne lecture d'un message de César. Alise, y est-il dit, subira un siège en règle et ses habitants la mort, si Vercingétorix n'est pas livré à César.

Malgré ses compagnons et le désespoir de Sigovie, Vercingétorix annonce qu'il est prêt à se sacrifier, et, plein d'un admirable courage, il s'éloigne après avoir déposé un baiser sur le front de la vierge qu'il aime et dont il essaye de ranimer le courage défaillant.

Il arrive au camp romain et remet ses armes à César en lui disant qu'il est heureux et fier d'éviter à ses concitoyens les horreurs d'un siège affreux, il ajoute qu'il n'a point de pardon à demander et qu'il attend la mort sans effroi.

Irrité de ce hautain langage, César, malgré l'indignation de Vercingétorix, disant ne pas mériter un aussi sanglant affront, fait charger de chaînes le héros pour le faire servir à son triomphe.

A ce moment, Velléda, la prophétesse, se frayant un passage parmi les légionnaires, s'approche de César ; là, farouche et belle, avec de fiers élans lyriques, elle lui prédit qu'un jour, à Rome, il tombera sous le poignard de Brutus.

IV

Telle est, brièvement résumée, la tragédie de M. Duzéa. Le sujet est grand. L'auteur en a tiré un assez bon parti. Tous ses personnages sont animés de nobles sentiments. Ils m'ont fort agréablement surpris. C'est si bon de sortir du fatras des psychologues, de « l'ambiguage » des égoïstes, pour reconforter son âme avec de stoïques pensées.

En lisant Vercingétorix, j'ai éprouvé un peu du bel enthousiasme que je ressentis, il y a dix ans, en parcourant le drame patriotique intitulé *Amhra* ! Ce drame, qui avait pour auteur un poète de talent, M. Grangeneuve, se déroulait dans les Alpes gauloises. Aujourd'hui il est déjà un peu oublié. Nos existences enfiévrées et sans cesse éprises de nouveautés en sont la cause.

Il faut souhaiter à la tragédie de M. Duzéa, un meilleur sort que celui de la très belle pièce de M. Grangeneuve. Si toutefois le public n'apprécie pas à sa juste valeur *Vercingétorix*,

et ne réserve pas à l'auteur des sympathies méritées : Qu'importe ? M. Duzéa aura pour lui les patriotes et les sincères. Leurs suffrages ont une vraie valeur. Pour ma part, j'applaudis de grand cœur les poètes, qui, sans se laisser décourager par la presque certitude de l'indifférence des foules, continuent courageusement la lutte pour la pensée en tenant haut toujours et quand même l'étendard de l'intellectualisme.

Pierre de BOUCHAUD.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché a eu à supporter quelques réalisations et quelques ventes, aussi le niveau de la cote s'est-il un peu abaissé.

Les vendeurs profitant de la moins bonne tenue des bourses étrangères et des télégrammes annonçant l'apparition du choléra dans le Nord de l'Allemagne ont pesé sur les cours sans toutefois arriver à provoquer des ventes en dehors des leurs.

Le 3 % a perdu le cours de 100 fr. et finit à 99.90 ; l'Amortissable a baissé de 0,40 à 99.85 ; le 4 1/2 à 105.50 n'a pas varié.

La moins bonne tenue de nos rentes n'a exercé aucune influence sur nos sociétés de crédit. Nous retrouvons le Crédit foncier très ferme à 4,116 25 et la Société générale à 482.50 en hausse de 1.25.

Le Crédit lyonnais a baissé de 2.50 à 806.25, et la Banque de Paris de 6.25 à 672.50.

Le Suez finit à 2,748.75.

L'Italien à 92.10 est ferme ; le Turc a baissé de 0,20 à 21.20 ; l'Extérieure a reculé de 5/8 à 64 3/16 ; le Hongrois de 1/4 à 97 1/2.

Le Portugais à 24 1/4 au lieu de 24 3/16 a monté de 1/16.

Le Rio est lourd à 374.

Aux Pianistes

Nous recommandons à nos lecteurs une nouvelle bibliothèque musicale qui fait fureur en ce moment, *Paris-Piano*. Cette luxueuse publication paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois et donne dans chaque numéro deux morceaux de musique inédite pour piano, édités avec grand soin, livrés sous couvertures en couleurs.

Les partitions, de difficulté moyenne, sont écrites spécialement pour *Paris-Piano* par les meilleurs compositeurs du genre, MM. Emile Pessard, Gabriel-Marie, Jules Bordier, Colomer, Frantz Hitz, Luigini, Alexandre Georges, Le Rey, Desormes, Sudessi, Courras, Haring, Gay, etc., etc.

En outre chaque fascicule de *Paris-Piano* contient un supplément littéraire dû au grand talent de MM. François Coppée, Jules Claretie, Ludovic Halévy, Jules Sandeau, André Theuriet, Henri Gréville, Jacques Normand, Ernest Legouvé, Guy de Maupassant, Hector Malot, Pierre Véron ; des portraits de célébrités, une revue de la musique, du théâtre, de la mode, un courrier mondain, etc.

On peut hardiment prétendre que *Paris-Piano* est le dernier mot du progrès, du luxe, et du bon marché en édition musicale. Chaque fascicule de *Paris-Piano* est vendu au prix sans précédent de 1 franc, chez tous les libraires et marchands de musique et contient environ 12 francs de musique à prix marqués.

Dans le but de faire connaître sa publication et à titre exceptionnel, *PARIS-PIANO* envoie franco un numéro spécimen, contre 30 centimes en timbres-poste adressés à l'éditeur, M. René Godfroy, 11, rue d'Hauterive, à Paris.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

GRAND HOTEL DE **BELLECOUR** 20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE
Pour dîners de Noces et repas de Corps.

AVIS AUX COMMERÇANTS

NOUVEAU TARIF GÉNÉRAL
DES

DOUANES FRANÇAISES

Ainsi que la loi portant établissement du dit tarif.

Cette brochure de 140 pages contient les tarifs d'entrée et sortie des matières et produits fabriqués de toutes sortes.

Prix de la brochure : 2 fr.

Envoi franco contre mandat-poste de 2 fr. 25.

AGENCE V. FOURNIER

LYON — 14, rue Confort, 14 — LYON
(A l'entresol).

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Fourcaud : L'Art de la femme (chronique). — F. Magnard : La Question présidentielle. — Jacques Breton : Est-ce Colomb qui a découvert l'Amérique ? — Maurice Beaubourg : Petite Lutte (histoire de la semaine). — Luc de Vos : Fondatrices de cités (petits mystères de Paris). — Léon Roux : Les Dompteurs médecins. — Eugène Clisson : Le Service anthropométrique. — Jules Renard : Les Poules. — Anatole France : M^{me} de la Fayette. — Albert Millaud : Monologue d'Hamlet (semaine fantaisiste). — Dr Ramus : Le Suicide (chronique médicale). — Une Parisienne : La Vie mondaine. — Octave Feuillet : Histoire d'une Parisienne. — Paul Arène : Jean-des-Figues. — Le Chercheur : Le Tour du monde.

GAZETTE ANECDOTIQUE

Littéraire, Historique, Biographique et Mondain

Fondée en 1875, par G. d'HEYLLI et D. JOUAUST

UN AN 12 FR.

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
3, rue des Beaux-Arts, Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUES : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron.

VARIÉTÉS : L'Oncle d'Amérique, par G. Lenôtre. — Les Grandes Manœuvres de Moscou, par Dikouska. — Les Cambrioleurs, par Guy Tomel. — Autour d'un Verre d'eau, par Saint-Vallery. — La Mode en Août, par Ludka. — Nos gravures. — Chronique du Sport.

NOUVELLE : Les Chaussons bleus, par Gilbert Doré.

Le Sport.

Explication des gravures. — Echecs. — Rébus. — Récréations de la famille. — Bibliographies, etc.

En supplément : Tante berceuse, roman par Jules Mary, illustrations de G. Vuillier.

SE TROUVE PARTOUT



THÉ
DES
MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes	8 ^f »	125 grammes	2 ^f 50
250 —	4 50	50 —	1. »

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

Même administration que le Journal des Demoiselles.
HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES
MODÈS POUR ENFANTS

VIENT DE PARAÎTRE
LE GUIDE EUROPÉEN

DES
HOTELS ET RESTAURANTS
en cinq langues.

FRANÇAIS, ANGLAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND
Volume de 300 pages, double in-8°, reliure artistique.

Prix : 5 francs.

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, LYON

VICTOR DUPRÉ

69, Rue Tronchet, LYON

Fabrique d'Abat-Jour. — Pose de Cordes
Fournitures de Lames et Bâtons

Réparations à prix réduits

GRAND DÉPOT DE STORES

Ordinaires et fantaisie.

ABAT-JOUR D'OCCASION A VENDRE

Prix exceptionnels de bon marché.

(27^e Année) **VIENT DE PARAÎTRE** (27^e Année)

Le Petit Guide de Lyon

INDISPENSABLE AUX VOYAGEURS

IL CONTIENT

Renseignements sur les Administrations, Monuments, Pro-
menades, Excursions, Nomenclature des rues avec leurs
tenants et aboutissants.

TARIFS DES VOITURES

Service des Tramways et Omnibus. — Noms et Adresses
des Commissionnaires, Voituriers, desservant les environs
de Lyon.

Prix : 50 cent. — Franco par la poste : 65 cent.

EN VENTE

A l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

CH. FAY, Inventeur

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

DEFIER les IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par Adhérent et invisible, elle donne au Teint
conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les orga-
nes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille,
le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations
élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires
qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY
avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle
BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et
récréative. La correspondance continuelle que ce journal entre-
tient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus di-
verses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et
donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur
les détails de notre organisation militaire, administrative, judi-
ciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses
lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses
éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ;
la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la qua-
trième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux
de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue
de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en
faire la demande au bureau du SEMEUR, 92,
boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition)	3 ^f »
Les Tendresses (2 ^e édition)	4 »
Poèmes (2 ^e édition)	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition)	4 »
Le Siècle Fort	0 50
Sonnets (2 ^e édition)	1 »
Devant la mer grande	2 »

PROSE

Contes sans prétention	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition)	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps)	10 »
— (3 ^e édition)	6 »
Les Pensées d'une Femme	0 50
Un Prince Ecrivain	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du
Port-Royal, Paris.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

Exposition universelle 1889
MEDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

4, PLACE DES JACOBINS, 4
(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 18, r. Labruyère, PARIS,
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.
Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.
N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

"NICE ROSE" CHARMES AND BEAUTY
RESTORER
Lait Américain incomparable
Donne au teint un éclat d'Eternelle Jeunesse. Veloutine et Savon exquis. —
Chez Parfumeurs: (Lait: flacon, 5 fr. et 1 fr. 50). Flacon d'essai: 1 fr. 60. —
Dépôt général: BOUVAREL et BERTRAND, 16, Parc-Royal, PARIS.

Usine **AGGLOMÉRÉS** en pl. ex-
d' ploie. désire
se met. en rapp. av. pers. dispos. de 100
à 150,000 fr. Beaux rev. et garant. de 1^{er}
ordre. **Comptoir Général**, 7, rue de
Berne, Paris.

POUDRE PRIVAT

dite **VERMIFUGE ROSE**, marque
Eléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix: 30 centimes.
DÉPÔT A LYON: Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et Françon,
12, place Bellecour.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le **Régénérateur** des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantés un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPÔT GÉNÉRAL: Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON

FAB. CHOCOLAT p. donner ex-
tens. et satisf.
commandes augm. journ., désire trouv.
100 à 125,000 fr. Aff. de tout repos. B. bē-
néf. et capital gar. **Comptoir Général**,
7, rue de Berne, Paris.

ON DEMANDE personne sérieuse
disposant de 25 à
40,000 fr. pour s'inter. et prend. direct. à
Paris. **Produit pharmaceutique** et apé-
ritif déjà connu et ap. dans tous le Midi,
aff. de tout repos. Beaux Cen. gar. **Comp-
toir Général**, 7, rue de Berne, Paris.

SERVICE D'ÉTÉ

VIENT DE PARAÎTRE

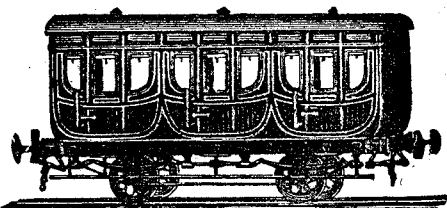
SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE

WAGON



Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix: 30 centimes; franco par la poste: 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.

PLACEMENT DE CAPITAUX

On désire s'entendre avec personne ayant
100,000 fr. à verser au fur et à mes. des
besoins pour replanter en vignes un des
plus b. domaines Midi. Capital doublé en
5 ans. Aucun aléa, garanties 1^{er} ordre.
Affaire pouvant se faire par hypothèque
ouverture de crédits dépôts en banque, etc.
Comptoir Général, 7, rue de Berne,
Paris.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON